



N° 12.

par Hariton

Liv^{on}

du 1^{er} Sep^{re} 1872

La Gazette rose

Coiffettes d'Automne.

Costumes de la M^{me} Gagelin - Origex. - Robes et Passanteries de la Glauense - Chapeau de M^{lle} de Hongars.
 Mouchoirs de Chapron - Foulards de l'Union des Indes - Ceinture Régente de M^{mes} de Vertus saurs - Tupon Empire
 Bienvenu - Gants Pompadour - Eventails Duverrois - Chaussures de la M^{me} Jouvenot - Costume de petite-
 fille de la M^{me} Vallès - Parfums et Savons de la M^{me} Violet.

3, rue Rossini.

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE DIEPPE, par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville — COURRIER DES THÉÂTRES, par Albert Meyer. — LES HIRONDELLES DE L'ÉTÉ ET LES HIRONDELLES DE L'HIVER, par Hippolyte Piron. — LITTÉRATURE : LA SERVANTE (suite), par Mme Caroline Gravière. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

COURRIER DE DIEPPE

SOMMAIRE. — La mer à Dieppe. — Les courses et les régates accomplies. — Dieppe n'en est pas moins brillant. — Les fêtes du Casino. — Dieppe et Trouville. — L'origine de Dieppe. — Le vieux château. — Le Pollet. — Le commerce de Dieppe. — Gloires historiques de Dieppe. — Le concert des courses. — Appréciation de ce concert par la *Gazette des Bains*. — Le concert des pauvres. — La charité à Dieppe. — La Grèche modèle. — Orphelinat de petits garçons. — Excursions aux environs de Dieppe. — La galette et les équilles de Pourville. — La colonie artistique de Pourville. — Une légende normande à propos de Pourville. — La duchesse de Longueville. — La petite plage du Puits. — Souvenirs de Bagnoles. — Notre dernière quinzaine d'excursions. — Portraits à la plume. — Les bas-reliefs du château de Beauvain. — M. l'abbé Croquet — Prédications du docteur Imbert. — Notre reconnaissance pour Bagnoles.

C'est de Dieppe que nous daterons, aujourd'hui, notre chronique de chaque quinzaine, et nous n'avons, pour lui donner une couleur toute maritime, qu'à regarder devant nous. Quel tableau merveilleux et grandiose dont l'œil ne se lasse jamais !... La mer dans toute son immensité, enveloppée dans une espèce de brume, avec des petits voiliers qui sont très mobiles et semblent dormir. La mer est au grand calme aujourd'hui. Qui sait ? elle sera peut-être demain déchaînée et furieuse. Nous avons trouvé une charmante petite installation dans la rue Aguado, ayant

pour horizon, devant nous, des squares de feuillage, de tamarin et de fleurs, des pelouses de verdure, le Casino, si aérien et si transparent que la lumière filtre à travers comme dans un conte de fées, et la pleine mer dans toute son étendue. C'est tellement beau que nous osons à peine regarder et contempler en écrivant ce courrier, car nous resterions des heures entières absorbée dans une contemplation admirative et nous ne pourrions pas causer avec vous.

Nous arrivons à Dieppe quand tout est accompli, les courses et les régates. Et Dieppe n'en est pas moins brillant ni moins animé. Les fêtes du Casino ne sont pas encore terminées. Tout est à peu près loué pour le mois de septembre et la saison se prolongera jusqu'au mois d'octobre.

Il y avait quatre ans que nous n'étions venue à Dieppe, et ce n'est pas sans une émotion profonde que nous avons revu cette vieille cité dieppoise, qui a toutes nos sympathies, parce que nous y avons laissé des souvenirs et des amis. Quelle différence avec Trouville ! Il n'y a aucuns points de comparaison à établir. Dieppe a une plage splendide, une mer immense, tandis que Trouville est resserré d'un côté par les *Roches-Noires* et de l'autre par le semblant de jetée de Beauville. Dieppe a une longue et vaste terrasse abritée et sablée, où se promènent toutes les élégances de la mode fantaisiste, ni plus ni moins comme autrefois les belles marquises du temps de

Louis XIV étalaient leur longue traîne dans le parc de Versailles, tandis que Trouville a des planchers, comme au théâtre. Il n'est donc pas étonnant que les actrices de la vie y soient montées pour s'y produire et s'y mettre en évidence.

Dieppe a un véritable port marchand et maritime. On s'y embarque pour l'Angleterre. Trouville accomplit tout simplement la traversée du Havre, trois ou quatre brasses, pas plus. Dieppe a un vieux château perché sur la falaise, dont il reste une partie du donjon. L'une des vieilles portes qui sépare le mur de la ville existe encore. Elle est très curieuse à examiner. Combien d'insoucians passent sous cette porte pour aller place du Théâtre, sans se rappeler toutes les splendeurs que ces ruines historiques évoquent.

On attribue la construction de ce château à Charles VII. Il était anciennement couvert par une citadelle qui battait la campagne, au moyen de forts bastions et de terrasses fraîsées dont on voit encore les traces. C'est au bas de ces ruines qu'est située la jolie vallée de Caudecotte.

Mais l'origine de Dieppe est bien autrement ancienne, car elle remonte à Charlemagne. Le pays de Caux, où Dieppe est situé, n'était avant Clovis qu'une vaste forêt dans laquelle étaient enclavées les forêts d'Evroy, d'Arques, du Eriet, de Brayet d'Eu, qui existent encore aujourd'hui. Les Romains avaient fait construire à une lieue et demie, près de la mer, un fort auquel ils donnèrent le nom d'*Arclanum*, aujourd'hui *Arques*, nom qui servit à désigner tout à la fois la ville, le château et la forêt.

Clovis, un des fils de Clovis, voulant se retirer dans ce fort et craignant d'être surpris au milieu de ces bois sauvages, arrêta sa marche et, pour édifier plus facilement son camp, fit abattre une quantité d'arbres. Cet endroit prit plus tard le nom de Bellencombre et devint un bourg qui existe encore. Le port de Dieppe se divisait autrefois en deux parties : le port de l'Est et le port de l'Ouest. C'est du premier que le *Pollet* a tiré son nom. Le Pollet communique à la ville par un pont et cette séparation suffit pour que le Pollet ait conservé sa physionomie typique et caractéristique. Les pêcheurs sont restés les marins du Pollet, tels qu'ils étaient autrefois et tels qu'ils seront toujours. Ils sont fiers de n'avoir pas dégénéré et d'avoir conservé la pureté et l'intégrité de leurs aïeux. Ce sont de braves cœurs et des courageux, croyant en Dieu et au delà de la mort, car ils risquent leur vie en sachant qu'une vie meilleure les attend s'ils font leur devoir et s'ils restent d'honnêtes gens. Les Polletais ont encore le même costume qu'ils portaient du temps de Louis XIV. Ils sont jambes nues,

avec une espèce de vareuse en laine brune ; pour coiffure, ils ont le bonnet de coton du roi d'Yvetot à rayures blanches, bleues ou rouges. Les Polletaises ont une cotte plus longue, avec une veste sans manches et le bonnet de coton comme leurs maris. Ces mœurs, simples et primitives, sont des plus touchantes. Elles reposent l'esprit et le cœur de toutes les aspirations vaniteuses et égoïstes des grandes villes et des ingratitudes qu'on y sème à chaque pas. Il y a quatre ans, nous éprouvions un véritable bonheur à aller au Pollet, à causer avec quelques-uns de ces braves pêcheurs, qui étaient devenus autant d'amis. Nous étions de la famille pour ainsi dire, nous savions leurs joies et leurs peines, les gains de la pêche, les désastres, les retours inespérés, les absences éternelles de ceux qui ne reviendront jamais. Les retrouverons-nous encore ? Nous arrivons à Dieppe. Nous ne savons rien des merveilles de la Terrasse, des embellissements de la ville et du port, pas plus que de ceux du Pollet. Espérons que nous le retrouverons le même, tel que nous l'avons connu et tel que nous l'avons aimé.

Le principal commerce de la ville de Dieppe est la pêche et le travail de l'ivoire. Les Dieppois sont réputés pour les premiers artistes du monde et ils le méritent à tous égards, car ils exécutent de véritables chefs-d'œuvre et ils reproduisent avec une exactitude admirable les Raphaël, les Rubens et les Michel Ange. Les Prussiens, qui avaient envahi Dieppe par droit de conquête, ont emporté hélas bien des merveilles que nous ne reverrons jamais, à moins que nous n'allions les leur reprendre. Dieu nous donnera-t-il cette force et cette puissance ?

Après avoir eu la royauté de la mer et compté avec Louis XIV, Dieppe reprit une influence toute princière et toute aristocratique sous le patronage de Son Altesse Royale Mme la duchesse de Berry. Tout ce que la France possédait de familles titrées s'y donnait rendez-vous. La duchesse de Berry attirait tout à elle par sa grâce, sa bonté et le charme de son esprit. Elle était princesse tout autant qu'elle était femme. Il suffit de prononcer son nom à Dieppe pour évoquer mille souvenirs d'affectueuse reconnaissance. Tous les vieux matelots se souviennent d'elle, de la bonne princesse, et quand ils parlent de *Mme la duchesse de Berry* ils ôtent leur bonnet de laine avec un profond regret et essuient de grosses larmes qui tombent de leurs yeux.

— C'était le bon temps alors, s'écrient-ils avec tristesse. La France n'était pas démembrée, nous n'avions pas concédé l'Alsace et la Lorraine. Nous n'étions pas obligés de payer cinq milliards

à la Prusse et notre pavillon était le premier. Voilà où nous ont amenés les révolutions de 1830, de 1848 et de 1870, à appauvrir et à désunir notre malheureux pays.

L'un d'eux me disait hier : « Le bon Dieu ne m'a pas protégé, sans quoi il m'aurait pris avant tout cela. Mais la bonne duchesse n'a rien vu, elle est partie à temps. »

On montre encore la maison où la duchesse de Berry a habité avant que Dieppe ne fût ce qu'il est aujourd'hui et on a fait incruster dans la pierre la trace des premiers pas de *Mademoiselle de France*. Est-ce parce que la ville de Dieppe se souvient et n'est pas ingrate que M. Thiers a choisi de préférence Trouville, où Louis-Philippe s'est embarqué en 1848 et l'impératrice Eugénie en 1870 ?

Dieppe eût été plus grandiose que Trouville pour le va-et-vient du monde officiel, mais bien certainement la société n'eût pas été la même. Le dimanche des courses, Dieppe avait la même cohue et la même foule qu'à Trouville. On ne pouvait plus se loger, les hôteliers et les cochers faisaient la loi. Maintenant tout est rentré à peu près dans l'ordre habituel et Dieppe est toujours aussi encombré d'un autre grand monde. Nous ne reviendrons pas sur les courses de Dieppe, qui sont accomplies, mais nous allons nous enquerir des plus jolies toilettes pour vous les décrire. Ce qui nous étonne c'est que *M. Eugène Chapus*, qui suit tous les mouvements du monde élégant, n'ait pas parlé de toutes ces toilettes dieppois dans sa dernière chronique du *Sport*.

Le soir de cette journée des courses il y a eu grande fête au Casino, embrasement des falaises et du vieux château de Dieppe, illumination de la plage et feu d'artifice.

Nous nous souvenons avoir vu, il y a quatre ans, le vieux château éclairé par des feux de Bengale et par la lumière électrique. C'était féérique et diabolique tout à la fois, car il courait de grandes ombres sur les remparts et sur les tourelles. L'effet était saisissant et terrifiant. Quelles étaient ces ombres ?... D'où sortaient-elles ?... M. Darche, le directeur du Casino depuis plusieurs années, est un habile metteur en scène, qui sait à la fois captiver les yeux et l'esprit.

Tous les meilleurs artistes passent par Dieppe, et y font une étape. Godefroy, le harpiste aux cordes divines, l'auteur des *Perles de la nuit*, a donné concert le soir où nous arrivions à Dieppe. Un jour plus tôt et nous l'applaudissions. Brasseur joue en ce moment, au théâtre de Dieppe, tous les succès de son répertoire, et la Carlotta Patti et Mlle Reine, de l'Opéra-Comique, ont chanté au Casino dans la première quinzaine du mois d'août. Nous n'y étions pas, mais nous trouvons

dans la *Gazette des Bains*, qui est bien plus rose encore que notre chère petite *Gazette*, puisqu'elle est imprimée sur papier rose, le compte rendu de cette soirée musicale.

Sous la signature de XXX se cache probablement un chroniqueur compétent et expérimenté, qui nous permettra de reproduire les lignes bienveillantes qu'il a consacrées à *Mlle Reine*, à laquelle nous portons un intérêt tout particulier :

« Mlle Reine — dit-il — a su transporter son auditoire en restant simple et naturelle, en chantant avec art sans doute, mais en se gardant bien de faire exécuter à sa voix si limpide et si sympathique des tours de force pouvant la surmener, Bravo... mademoiselle, restez dans cette voie. C'est la bonne !

» Avant la délicieuse romance des *Noces de Figaro*, Mlle Reine avait détaillé, avec un très bon sentiment musical, l'air des *Dragons de Villars* : « Il m'aime !... »

» Après l'ovation qui lui a été faite, à la suite de son deuxième morceau, elle a dit avec une rare finesse une pétillante chanson, dont j'ignore le titre, mais qui a paru plaire aux auditeurs, si j'en juge par les bravos qui ont éclaté de toutes parts.

» Mlle Reine a recueilli, outre de nombreux applaudissements, beaucoup de bouquets. J'ai vu le moment où elle allait disparaître sous les fleurs. »

Telle est l'opinion du critique musical de la *Gazette des Bains*. Et ce qui prouve qu'elle est méritée, c'est que les Dieppois ont demandé à l'unanimité d'entendre une seconde fois Mlle Reine, qui a dû rester à Dieppe pour les satisfaire et organiser un concert qui fût digne de leur bienveillance toute sympathique.

Ce concert doit avoir lieu vendredi 30 août. Nous ne pouvons en rendre compte que dans le numéro du 15 septembre ; mais nous l'avons applaudie le vendredi précédent dans le concert donné au profit des pauvres de Dieppe, et qui a été des plus brillants et des plus fructueux. Les dames patronnesses avaient été choisies parmi les baigneuses les plus influentes comme position et comme élégance.

Citons, en première ligne, Mme Weisse, riche et belle Américaine, dont la bourse s'ouvre sans cesse en faveur des malheureux, et qui sait donner avec cette grâce charmante qui double son bienfait.

Il y avait de jolies toilettes, pour la plupart simples et de bon goût. Très peu d'excentricités. Les toilettes tapageuses sont à Trouville. Les chapeaux nous ont paru d'autant plus nouveaux, qu'à Bagnoles on n'en porte jamais, à moins qu'on

n'aille en excursion. Ils sont posés très en arrière et découvrent entièrement le front, ce qui donne un petit air tant soit peu tapageur et provocant aux plus innocents visages.

Ils s'appellent indifféremment : *Jean-Bart*, *Rubens* et *Rabagas*. Le bord est relevé tout autour. Il y a encore le *Greuze*, le *Ponier Watteau*, le *Clarisse Harlowe* et le *Bolivard*.

Le salon des fêtes était habilement décoré et encombré de fleurs. Ou M. Darche, le directeur du Casino, trouve-t-il tant de fleurs variées et charmantes?... Dieppe n'est donc pas seulement la *Reine des mers*, elle est encore la *Reine des fleurs*. Le pays de Caux est si fertile!

Mlle Reine a encore été couverte de fleurs, ainsi que Mme Cellini, contatrice de la Scala à Milan.

Mlle Reine avait une jolie toilette qui lui seyait à ravir, un pastiche Louis XV, très réussi.

Le concert a débuté par l'ouverture d'*Oberon* de Weber, exécutée par l'orchestre des bains, sous la direction de M. Placet, avec le même talent d'ensemble qu'on applaudit chaque jour.

M. Fronty a chanté ensuite l'hymne des *Rameaux*, de Faure, avec accompagnement de piano et d'orgue.

L'*Aragonnaise* du *Domino noir* a été enlevée par Mlle Reine, avec une grande autorité musicale et une extrême flexibilité de voix. Chaque vocalise est un trille de fauvette. Il est impossible de mieux dire et d'être plus charmante que la jolie pensionnaire de l'Opéra-Comique.

M. F. Lamoury, bien connu des abonnés du Casino, comme premier violoniste, a exécuté un *Adagio et final de concert* de Mendelsohn. Le violon de M. Lamoury a des réminiscences du violon d'Alard. C'est la même pureté classique, le même fini et le même sentiment.

L'air des « Bijoux » de *Faust*, chanté par Mme Cellini, a été très applaudi. Chaque fois qu'on entend cet air, on se souvient de Mme Miolan et de la Marguerite des Marguerites.

Le grand air de la *Muette de Portici*, chanté par MM Roussel et Fronty, a mis de nouveau en évidence cette belle et savante musique d'Auber, que M. Jules Simoa ne sait pas apprécier.

Mlle Reine s'est fait applaudir une seconde fois dans la « Limonienne », originale composition de l'auteur des *Bluets*, M. J. Cok e

Nous avons dû en ce moment quitter le concert. Il y avait tant de monde que la chaleur était suffocante

Il s'est terminé par le grand air du quatrième acte de la *Juive*, chanté par M. Roussel, du Grand-Opéra, et par l'*Ave Maria*, avec accompagnement de violon-solo et orchestre, chanté par Mme Cellini.

Si le public a été satisfait de cette solennité musicale, les pauvres l'auront bénie, car elle apporte un peu de soulagement à leurs misères.

La charité est très puissante à Dieppe, et se propage de plus en plus.

M. Marbeau y a organisé une Crèche que les Anglais visitent comme *Crèche modèle* qu'elle est. C'est une des mieux organisées et des mieux comprises qui existent.

Et voici qu'une généreuse famille dieppoise vient de mettre à la disposition des sœurs de Saint-Vincent-de-Paule une somme de *quarante mille francs*, que les bonnes sœurs vont employer à un Orphelinat de jeunes garçons. Déjà les sœurs de Dieppe dirigent avec des soins maternels cette jolie Crèche dont nous venons de parler; un orphelinat où les petites filles, privées leurs parents, trouvent un asile qui remplace pour elles la famille;

Un ouvroir externe où les jeunes filles pauvres reçoivent avec l'instruction des leçons de couture, Et des fourneaux économiques où la classe ouvrière trouve une nourriture saine et abondante, à un bon marché excessif.

Dieppe donne donc l'exemple aux autres villes normandes.

Pourquoi Trouville qui se ruine en ovations officielles, n'en fait-il pas autant?...

Les excursions aux environs de Dieppe sont des plus intéressantes et des plus pittoresques à accomplir. La forêt d'Arques et les ruines du château d'Arques attirent tous les touristes, et nous serons du nombre.

Nous avons été à Arques, il y a quatre ans, mais on ne revoit jamais les mêmes sites avec les mêmes yeux et la même admiration.

Nous irons aussi à Pourville, autrefois *Port-Ville*, à l'embouchure de la *Scie*, qu'on passe sur un pont.

Ce fut à Port-Ville que débarqua, en 1305, Jacques Molay, grand maître des Templiers, lorsqu'il revint d'Orient pour mourir sur un bûcher. Non loin du port sont les ruines d'une vieille église dont il ne reste plus que des murs dégradés. Aujourd'hui, Pourville oppose une rivalité à la jolie petite plage de Puits, où M. Alexandre Dumas fils a planté sa tente maritime. Pourville possède une célébrité culinaire. M. Paul Graff, qui pourrait fournir plus d'un menu à notre ami le baron Brisse.

Une colonie artistique s'est établie à Pourville dans le confortable hôtel du Vatel pourvillais. On parle du Casino. Nous verrons bien.

En attendant, on va chez Paul Graff manger des *équilles* à la *Robert le Diable* et de la galette qui surpasse, comme feuilleté et comme moelleux,

l'ancienne galette du Gymnase. Cette colonie artistique se compose de M. Fernand Allard et de sa charmante sœur, Mlle Lucie ; de la jolie Mme Graux, la sémillante compagne du moderne Benvenuto ; de M. Landry, l'architecte créateur des plus beaux hôtels du nouveau Paris, et de M. Alexis Pignoux, le paysagiste maritime, qui est en tournée sur les côtes normandes, pour en reproduire les plus merveilleux aspects.

Pourville est la première promenade qu'accomplissent les baigneurs. On quitte la ville de Dieppe par le faubourg La Baire. C'est le vieux Dieppe où s'assirent autrefois les premières maisons des pêcheurs. On se trouve bien vite dans un sentier ombragé appelé le chemin du Prêche, à cause d'un ancien prêche élevé par les protestants, après l'Edit de Nantes. Puis on arrive en pleine campagne.

D'un côté, l'immensité de la mer ; de l'autre, des rangées de collines. Le paysage rappelle toute la poésie verdoyante et agreste de l'Ecosse et de l'Irlande.

Les légendes normandes affirment que Pourville était fatal aux personnages qui voulaient du mal à la cité dieppoise, et l'une d'elles raconte que la duchesse de Longueville, l'héroïne de la Fronde, s'étant enfermée dans le château de Dieppe, dont le gouverneur lui avait livré les clés, ne voulait rien moins que bombarder la ville et la raser complètement.

Mais les Dieppois réussirent à effrayer la duchesse en allumant des fagots dans toutes les rues, et en plaçant des lanternes à chaque maison, pour lui faire croire que la ville veillait en armes et se préparait à une grande résistance. Ce stratagème réussit. La duchesse, au comble de l'effroi, se sauva à pied avec ses domestiques, et, dans sa fuite précipitée, tomba dans l'eau à la descente du chemin qui conduit au village. On l'en retira toute tremblante et on la conduisit dans la maison du curé Letellier. Le bon curé fit apporter tout son bois pour la réchauffer et donna son cidre à boire à ses gens jusqu'au point du jour.

En reconnaissance, elle lui assigna une pension de deux cents livres, avec la permission de prendre chaque année deux cents fagots dans le bois d'Hautot.

On revient à Dieppe, en quittant Pourville, par un autre chemin et par les frais ombrages du petit *Appeville*. Ce mot *Appeville* signifie village des pommes. *Appel* signifie *pomme* en allemand, et des villageois descendants des Germains saxons prononcent encore *Appleville*.

Un tunnel de 1,800 mètres conduit à Dieppe les eaux de la vallée, œuvre grandiose entreprise, il

y a trois cents ans, par un homme du peuple nommé *Tourta'n*, qui mourut en prison et insolvable, comme tous les inventeurs.

Nous vous parlerons d'Arques et de Puys dans notre courrier du 15 septembre. Puys a pour nous un attrait tout personnel et tout affectueux. Quand nous y allâmes pour la première fois, il y a environ onze ans, cette petite plage du Puys était toute déserte et presque ignorée. Elle nous apparut charmante, avec son sable fin et doré, et ses petits chemins creux surchargés de pommiers et de verdure arrivant à quelques pas de la mer. Le camp de César, (un souvenir authentique et historique) surplombait ce petit nid maritime et lui servait de falaise. On était surpris de cette grande solitude et de ce calme profond relativement à Dieppe.

Comme on serait bien ici ! se disait-on. C'est ce que M. Alexandre Dumas fils a pensé, car il est devenu, pour ainsi dire, le seigneur de cette verdoyante petite plage qu'il illustre de sa réputation européenne.

Quand nous reverrons le Puys, le reconnaitrons-nous, s'il est vrai que M. Dumas fils ait peuplé la falaise de villas et de petits châteaux ? Mais nous irons pour sûr serrer la main de l'ami aimable dont nous avons toujours suivi les succès avec un véritable bonheur, et que nous sommes toute fière d'avoir connu alors qu'il débutait dans la carrière littéraire et qu'il écrivait son roman de la *Dame aux Camélias*.

Et Bagnoles?... Nous en sommes loin ; mais notre pensée retourne en arrière pour se souvenir des amis qu'elle y a laissés et de ceux qui sont partis. La dernière quinzaine que nous y avons passée a été bien certainement la plus aimable et la plus charmante, comme entourage, comme relations et comme excursions. En compagnie de M. et Mme de la *Charbonnerie*, de Mme de la *Broise* et de sa fille ; de Mme de *Torbéchet*, de Mlle *Gabrielle Bourgeois*, fille de M. Bourgeois, lieutenant-colonel du génie ; de M. le baron de *Romain*, secrétaire général de la Mayenne, et de M. le comte de *Drée*, nous avons été à Canonges, à Hauteville et aux grottes de Villiers, pêcher des écrevisses. Vous connaissez Canonges et Hauteville, dont nous avons fait la description, ainsi que les grottes de Villiers, si sauvages et si pittoresques. M. le marquis de Hauteville, président du comité agricole de la Mayenne, nous a fait les honneurs de son château avec une amabilité toute courtoise, et nous a offert un lunch au champagne. Ses écuries et sa sellerie sont très remarquables. De la terrasse du château on jouit d'un panorama splendide.

Quant à mes compagnons de route, je tiens à

vous les présenter, pour vous prouver combien je dois remercier le hasard de me les avoir fait connaître. M. et Mme de la Charbonnerie sont la simplicité et la bienveillance mêmes. Mme de la Charbonnerie réalise le type de la vertu aimable, qui ne voit jamais le mal parce qu'elle ne l'a pas commis. Mme de la Boise et sa fille, deux vraies Parisiennes, ont toutes les allures élégantes de femmes du monde qu'elles sont. Tout leur sied, parce qu'elles ont une tournure svelte et gracieuse. Elles étaient en grand deuil, et, par conséquent, leurs toilettes étaient très restreintes; mais elles avaient le cachet d'une bonne faiseuse de Paris, *Mme Fant*. Leurs chapeaux venaient de chez *Liebel*; leurs ombrelles de chez *Cazal*. Il est impossible d'être plus Parisienne, n'est-ce pas? L'hiver, elles habitent Paris, et l'été, le ravissant château de Cault, à Saint-Pierre-sur-Dives. Nous rions encore de l'étonnement que causa à Bagnoles la façon tant soit peu spontanée avec laquelle elles avaient suspendu leur ombrelle à leur ceinture par une chaînette d'argent; on n'en revenait pas, on se poussait pour mieux voir; si on eût osé, on aurait touché l'ombrelle et la chaînette. C'est qu'à Bagnoles tout est étonnement du moment qu'on sort de la robe de percale.

Mme de Torbéchet est une châtelaine dans toute l'acception du mot. Elle est fine, élégante et d'une distinction parfaite. Elle a le type d'une Vernon et rappelle la plus fière des créations aristocratiques d'Alfred de Dreux.

Mlle Gabrielle Bourgeois a dix-huit ans. Elle a la modestie et le charme d'une jeune fille bien élevée. Des cheveux dorés à la Rubens, frisant naturellement, et tellement épais que son chignon, qui est naturel, paraît exagéré. Des yeux noirs avec de longs cils ombrés, la fraîcheur de son âge, un petit chapeau Jean Bart, à bords relevés, perché très en arrière sur le chignon Rubens, et des toilettes blanches avec des rubans ponceau.

M. le baron de Romain, secrétaire général de la Mayenné, est des plus aimables et des plus distingués. Il a de l'esprit à en revendre à Figaro, mais de l'esprit de bonne compagnie; ses réparties sont autant d'étincelles. Il s'est battu bravement dans cette fatale guerre contre la Prusse, et il montait avec beaucoup d'élégance un alezan qui a fait la campagne avec lui. Le baron de Romain était venu à Bagnoles pour se reposer de la vie officielle, et le séjour de Bagnoles lui a paru si court qu'il ne l'eût certes pas quitté, s'il n'eût été appelé à Laval pour présider le tirage au sort.

Quant au comte de Drée, c'est un châtelain cosmopolite: tantôt à Paris, tantôt dans le département de la Manche, où sont ses propriétés, tantôt en Angleterre, en Orient, en Chine. Il a beau-

coup voyagé et sa conversation est des plus intéressantes. C'est un fantaisiste dans toute l'acception du mot, et il raconte avec une originalité toute piquante. Grand chasseur, car il a tué cet hiver vingt sangliers dans la forêt d'Andaine, en compagnie de M. de la Broise, dont il était l'hôte au château de La Mothe. Il nous a dit l'histoire d'un vieux cerf qui peut bien être une légende. Ce vieux cerf est connu de tous les chasseurs. Il est imprenable; il entraîne les meutes, il fait perdre la piste, il désorganise tout. Les chasseurs ne s'y trompent jamais: « *Rabagas* a passé par ici! » s'écrient-ils. *Rabagas*, c'est le vieux cerf. Avant la guerre il avait un autre nom. *Rabagas* est méchant et haineux. Cet hiver, il s'est rué sur un cavalier qui s'était aventuré dans la forêt, a évantré son cheval, et aurait tué infailliblement le malheureux chasseur, si les piqueurs et les autres chasseurs n'étaient accourus à son secours. *Rabagas* a pris la fuite, bien entendu, et n'a pas été atteint.

Avec de tels amis le temps a passé bien vite. Et les promenades au clair de lune, dans le bois de sapins; et les longues causeries sur la terrasse, où tout Bagnoles passait comme un panorama animé, et les soirées au salon? ... Tous ces souvenirs charmants et aimables sont déjà si loin de nous, mais non effacés de notre cœur!

Parmi nos excursions de Bagnoles, mentionnons aussi celle que nous avons faite au château de Beauvain, à M. l'abbé Croquet, qui a la gracieuseté de quitter son château tous les dimanches et tous les jours de fête pour venir dire la messe à la chapelle de Bagnoles. M. l'abbé Croquet a soixante-dix-neuf ans, il en paraît tout au plus soixante, c'est un chêne. Il est grand, droit, robuste. Sa physionomie respire la bonté, l'indulgence et la santé. Il est très gai, très causeur. Il en sait bien long sur tout ce qui l'entoure, sur les vanités de ceux-ci et les prétentions de ceux-là. Son petit château est son œuvre. Il en est fier, il a raison. C'était une maison; il a mis un pignon par-ci, une tourelle par-là; il a édifié deux pavillons, une chapelle; la maison est devenue le corps principal du château, et tout autour se sont élevés des poivrières, des machicoulis, presque des remparts. Aujourd'hui, le château de Beauvain est de style gothique et moyen-âge, orné de bas-reliefs exécutés d'après l'inspiration artistique et reconnaissante de M. l'abbé Croquet, qui n'a édifié ce château que pour le laisser après sa mort au jeune descendant des Leveneur.

Nous avons déjà visité le château de Beauvain, il y a deux ans, ainsi que la petite chapelle, qui est une merveille de découpe en bois sculpté, travaillée dans le style de l'église de Brou, dans le départ-

tement de l'Ain ; mais nous ne connaissons pas les quatre bas-reliefs qui décorent les deux pavillons, car ils n'étaient qu'ébauchés avant la guerre.

Le premier bas-relief représente *Jean Leveneur* à cheval, tué à la bataille d'Azincourt en 1415, seigneur du Home et chef de la maison actuelle Leveneur de Canonges, l'une des premières de la Normandie, non-seulement par son chef, mais aussi par ses alliances avec la maison de Lorraine et autres aussi illustres.

Le second bas-relief nous montre *Tannequy Leveneur*, chevalier du Saint-Esprit, gouverneur du vieux château de Rouen et de la Normandie.

Il tient de la main gauche un arrêt de la Cour ordonnant le massacre des protestants ; mais la crispation de ses doigts et l'indignation peinte sur son visage attestent qu'il n'accomplira pas cet ordre barbare ; et les protestants furent sauvés du massacre de la Saint-Barthélemy, en 1582.

Le troisième bas-relief représente *Robert de Ronnay*, seigneur dudit lieu, Vitré, Falaise et Argentan, tué également à la bataille d'Azincourt en 1415. Cette famille, l'une des plus anciennes de Normandie, dont l'origine se perd dans l'antiquité ; s'est toujours distinguée par son zèle, sa bravoure, sa fidélité et son attachement au service de nos rois, pendant la guerre de l'émigration, en 1792, 1793 et 1794. Robert de Ronnay, posé en éclaircur et pressé par ses camarades, devant un danger imminent, de se replier devant l'ennemi, s'écria en avançant bravement : « *Que dirait là-haut Robert, si un de ses petits fils était un lâche !...* » Et au même moment un boulet l'emporta.

Le quatrième bas-relief représente *Henri de Ronnay* traversant la rivière de la Massoure pour aller au devant du roi Louis IX, s'enquérir du comte d'Artois, son frère : « *Je sais bien, répondit le roi, que mon frère est avec Dieu, et alors lui commencèrent à échoir de grosses larmes des yeux.* »

Pour accomplir cette mission du camp des croisés, la barque du prince de Ronnay avait été conduite par un jeune pilote au regard inspiré.

Ces quatre bas-reliefs mettent donc en évidence tous les ordres sociaux : l'armée, le clergé, le civil dans le gouverneur de Rouen, et le prolétaire dans le pilote.

En édifiant ce joli château, M. l'abbé Croquet prépare le petit nid de la lune de miel du jeune Leveneur, seul héritier de ce grand nom, pour le jour de son mariage. Il y accumule surprises sur surprises : du linge par centaines de draps et de l'argenterie par douzaines ; et pour parvenir à ce but affectueux qu'il poursuit, M. l'abbé Croquet se contente de vivre comme un anachorète.

Les prédictions du *docteur Joubert*, médecin en chef de l'établissement thermal, se sont réalisées. Les eaux de Bagnoles nous avaient d'autant plus éprouvée que nous en avions un besoin extrême. Aujourd'hui nous en ressentons les effets miraculeux ; c'est une nouvelle régénération ; nous nous sentons vivre avec bonheur, et nous arpentons la plage de Dieppe en remerciant Bagnoles de tout le bien qu'il nous a fait. Aussi notre reconnaissance et tous nos vœux de réussite suivront Bagnoles-de-l'Orne d'année en année. Que manque-t-il à ce brave pays pour être connu et visité ? Il a pour lui l'un des plus beaux sites du monde, des eaux thermales miraculeuses, et des eaux ferrugineuses et sulfureuses plus fortes que toutes celles qui existent. Il faut à Bagnoles une transformation importante. Que des villas et des maisons s'élèvent de tous côtés ; qu'un homme intelligent et compétent édifie un casino qui donne des fêtes et qui fasse venir les premiers artistes de Paris ; alors Bagnoles-de-l'Orne prendra toute l'importance qu'il mérite, et qu'il conquerra dans un temps donné. Que Bagnoles-de-l'Orne soit compris dans le fermage des jeux concédés à M. Dupressoir, et la transformation s'accomplira d'elle-même.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

C'est par Dieppe, la plage aristocratique par excellence que la réaction des toilettes tapageuses va s'opérer. Dieppe fait opposition à Trouville par sa simplicité de bon goût. Trouville se costume, Dieppe s'habille. Il y a bien quelques exemplaires de Trouville et quelques étrangères qui exagèrent d'autant plus nos modes fantaisistes, qu'elles ne savent pas les porter, mais l'ensemble des toilettes est élégant et distingué.

C'est famille, nous disait l'autre jour une excentrique qui arbore toutes les couleurs les plus discordantes, prétendant qu'il faut même protester contre l'égalité en matière de toilettes.

Si c'est famille, tant mieux !... C'est ce qui sauvera la société et la morale. Sans la famille, sans les sentiments du devoir, de l'honneur, de la probité, toutes les mauvaises passions se déchaînent. La femme n'est plus une mère, c'est une poupée à la mode qui abandonne ses enfants à des soins étrangers, pour parader, comme une actrice qu'elle est, sur le théâtre de la coquetterie. Elle oublie que ses filles grandiront, qu'il faudra les marier, les doter. Elle les ruine par des dépenses folles, et elle déshonore son mari. Quand une

femme marche sur cette pente fatale de la *coquetterie à outrance*, elle ne peut plus s'arrêter, et elle franchit tous les obstacles pour arriver au but, qui est d'être la plus folle, la plus audacieuse et d'exhiber sur elle toute une fortune. Du moment que la simplicité élégante va revenir à l'ordre du jour, on va exagérer la simplicité comme tout autre chose.

Nous avons été hier dimanche sur la Terrasse nous rendre compte des toilettes qui s'étaient produites pendant notre séjour à Bagnoles. Il y avait une telle affluence féminine, que c'était un véritable kaleïdoscope de couleurs chatoyantes et variées. Il y en avait tant et tant de semblables que nous avons été plus convaincue que jamais de cet axiome : que deux toilettes pareilles ne sont pas toujours les mêmes, car tout dépend de la façon dont elles sont faites et portées.

Comme résumé, beaucoup de jupons de velours noir avec tuniques de mousseline blanche garnies de malines, ou bien avec tuniques de mousseline garnies d'entredeux de broderie et de volants brodés. D'autres tuniques, toujours sur des jupons de velours noir étaient en piqué blanc, garnies de broderie anglaise et de broderie de Saxe, en batiste plissée garnie de valenciennes, et en sultane blanche bordée d'effilé mousseux.

Toutes les tuniques relevées très en arrière avec ceinture dénouée sur le côté, soit algérienne, ponceau, violet, noir, rose, bleu ou mauve. Et beaucoup de jupes de soie, avec tuniques de batiste ou de foulard écru garnies de guipure écru.

Les toilettes de Dieppe sont des toilettes toutes parisiennes. C'est Paris au bord de la mer. Les élégantes ne béquillent pas sur des cannes ombrelles et n'ont pas des échasses en guise de bottines. Elles n'ont pas non plus des talons ferrés, dorés et argentés, parce que la terrasse de Dieppe admet les jupes à traîne.

Une toilette de faille grise avec tunique de chantilly et pélerine Antoinette en chantilly, ornée de nœuds de faille rose, était très simple et très jolie, complétée par un chapeau Watteau en paille blanche, à bords relevés dentelés de velours noir, avec barbes de dentelle noire et bouquet de roses attaché par des pans de velours noir.

Une autre toilette rayée bleu et blanc, en poulte de soie, avec première jupe garnie de volants en biais, surmontés d'un petit tuyauté de poulte de soie uni et d'une tunique garnie d'un même volant et d'un semblable tuyauté, avait une veste jockey rayée avec manches bleues en poulte de soie uni. Pour coiffure, un Jean-Bart en paille blanche, avec bords de velours noir, posé très en

arrière, enroulé d'une écharpe de gaze blanche dont les pans étaient enroulés autour du cou.

Un costume *Permission de dix heures*, en toile de Jouy colorée de bouquets de roses, avec le chapeau tricorne, aurait mieux fait de partir pour Trouville plutôt que de se produire sur la terrasse de Dieppe.

Une tunique en cachemire mauve toute charmée de broderie de l'Inde en soie blanche nacrée, avait grand air sur une jupe de faille noire avec volants, à gros plis, alternant de distance en distance, par une bande de cachemire brodé. Sur le côté, écharpe de cachemire brodé. Chapeau en paille d'Italie, avec guirlande de fleurs des champs.

Une robe de faille rose, demi-traine, avec une tunique de crêpe de Chine blanc brodée et frangée. Echarpe de crêpe de Chine rose sur le côté. Chapeau Watteau en paille blanche, avec guirlande et branche de pétanias blancs et roses, et pans de velours noir. Une jupe en velours noir à volant, avec tunique de grenadine de laine chantilly, garnie d'une dentelle des Indes, admirablement bien relevée, avec ceinture brésilienne sur le côté. Toilette très bien portée, ayant grand air. Chapeau *Rabagas*, en paille noire, avec dentelle noire et couronnes d'œillets rouges bruns.

Une toilette demi-traine en faille cuir de Russie, avec tunique et ruban en faille turquoise morte. Chapeau *Rubens*, paille blanche et traîne de fleurs de sabots de Vénus, avec pans de velours noir.

Nous pourrions vous en décrire encore pour le moins une centaine. Il faut donc nous abstenir.

Mlle Milner Gibson, dont la beauté est des plus originales et la taille à prendre entre les dix doigts, enserrée dans une ceinture de cuir superant tour à tour une ombrelle, un en-cas, une jumelle et un éventail, avait un chapeau tellement étrange et tellement pointu que nous nous demandons où elle l'a choisi et trouvé. Il n'y en a pas deux pareils sur la terrasse de Dieppe. C'est peut-être ce qu'elle a cherché.

Ah! mademoiselle, quand on a votre charme attrayant et aristocratique, on n'a pas besoin de se mettre en vedette, et comme vous seriez jolie et adorable avec un *Jean-Bart* ou un *Clarisse-Harlowe*!

Quand nous allions franchir les grilles du Casino, nous avons vu Mme Gélinar descendre de sa calèche, toujours belle, aimable, gracieuse et élégante, mais de cette élégance qui révèle la femme comme il faut et qui ne s'affiche pas. Mme Gélinar avait une toilette en tussor écru, ornée de dentelle écru, et un chapeau de paille blanche

bordé de velours noir, avec touffe d'œillets panachés de couleur, voilés par une écharpe de gaze blanche qui enveloppait tout le chapeau et le visage. Il y avait quatre ans que nous n'avions rencontré Mme Gélinar à Dieppe. Que de tristes événements se sont accomplis, hélas !... et que de douloureux souvenirs nous avons évoqués !... Mme Gélinar, fille de l'amiral Bouvet, est la sœur de la jolie Mme Carette, qui fut dame d'honneur de l'Impératrice Eugénie.

Nous avons aussi parlé de Bagnoles, que Mme Gélinar connaît bien, car elle y a été élevée, ainsi que ses sœurs, dans ces deux jolies habitations, le *Gué aux Biches* et le *Lys de la Vallée*, que les baigneurs de Bagnoles vont visiter.

M. et Mme Gélinar ont, sur la falaise de Caudecotte, à côté du vieux château, une très jolie habitation, avec un parc magnifique, d'où l'on découvre un panorama splendide : toute la ville de Dieppe, à vol d'oiseau, la vallée et la forêt d'Arques, les bassins du pont et la mer dans le lointain.

Le samedi 24 août, le prince de Galles a fait son entrée avec son yacht dans le port de Dieppe. Son Altesse Royale a été, par conséquent, le héros de la journée et de la Terrasse, où elle est restée très longtemps en compagnie de la marquise de Callifet, mise avec une simplicité qu'on devrait imiter. Sa toilette était tout bonnement en foulard bleu indigo à pois blancs, garnie de biais de taffetas blanc et d'un petit volant roulé. Pour coiffure, un Jean-Bart en paille blanche, avec large galon de reps bleu indigo tout autour de la calotte et longue écharpe de gaze blanche.

Quant aux costumes de bains de mer, c'est de dix à onze heures du matin que la plage des cabines est très animée. La mer a ses actrices, ni plus ni moins que la Terrasse. L'affreux bonnet de taffetas gommé est en partie supprimé et remplacé par le chapeau marin en toile cirée. Les jeunes femmes s'habillent en vrais matelots, avec une veste de serge croisé bleu marine, ayant le grand col traditionnel orné de galons blancs, le pantalon court et ample, et l'écharpe de serge blanche nouée sur le côté. Les femmes qui s'habillent ainsi sont très bien faites. Elles le savent et elles le prouvent.

Citons une jeune femme en costume gris tendre très collant, brodé de soutache noire, avec ceinture de cuir noir, et brasellet d'or au bras. Une autre en costume noir brodé d'écailles de jais et garni de dentelle de laine. Cercle d'or au bras.

Il est probable que ces deux bracelets d'or sont rivés, que c'est un vœu de ne pas les quitter, sans quoi nous nous demanderions ce qu'ils vont faire

à la mer, et pour qui, à moins d'attirer toutes les lorgnettes de la Terrasse.

Après le bain, les jeunes filles et les jeunes femmes se promènent les cheveux épars. C'est tout naturel, puisqu'il faut les faire sécher ; mais pourquoi les garder toute une journée entière, et ne pas les mettre ou les relever dans un filet ? Cela ne nous paraît ni propre, ni décent, ni convenable. Les échevelées de seize et de dix-huit ans sont par trop madame Barbe-Bleue.

Ce qui nous a paru le plus nouveau, à Dieppe, ce sont les chapeaux, qui se portent pour la plupart très en arrière et qui finiront par tomber sur le chignon. Il y a le *Jean Bart*, le *Rubens*, le *Rabagas*, le *Greuze*, le *Clarisse Harlowe*, le *Watteau* et la *Glaneuse*, rien que cela !... sans compter les chapeaux qui ne sont pas des chapeaux, et qui sont empanachés comme les dais de corbillards de première classe. Il y a encore des *Niçois*, perchés sur le sommet de la tête, des mantilles espagnoles, que sais-je ?... Dans notre prochaine causerie des modes du jour, il est probable que nous vous en dirons bien d'autres : nous arrivons et nous n'avons fait qu'entrevoir.

Allons maintenant à Paris, dans la maison *Gagelin Opigez*, chercher la haute nouveauté pour la saison d'automne, Tandis que le monde élégant est en route de tous côtés et que la vie de château commence, M. *Yves Opigez* édite de bien gracieux modèles. La *maison Gagelin* est une vieille réputation industrielle, car elle date de la reine Marie-Antoinette et de Mme la duchesse de Berri. Elle s'est renouvelée, et elle prend en ce moment une nouvelle extension d'élégance, sous la direction artistique de M. *Yves Opigez*, qui suit la tradition de son père et de la maison Gagelin. Tous les grands faiseurs en renom sont les élèves de Gagelin et ne sont pas les fils de leurs œuvres. *Worth le fantaisiste*, *Amely* et *Pingat* ont fait leurs premières armes chez Gagelin et y sont restés de longues années. La *maison Gagelin* fait donc genre et école, et tous les commissionnaires étrangers lui sont tributaires et viennent des quatre coins du monde, chercher ses actualités de chaque saison ! D'abord, la maison Gagelin nous rend la moire antique, qui avait été remplacée par le satin. Il y a si longtemps qu'on n'en a porté qu'on va retrouver cette étoffe non-seulement charmante et nouvelle, mais très riche et très somptueuse.

Citons, en ce genre de robe en moire antique, une grande toilette de mariage ornementée de plumes de paon. Le devant de la robe, en très belle faille blanche, est bouillonné et traversé par la garniture de plumes de paon. Le derrière de la robe, en moire antique, décrit une énorme traîne toute garnie de plumes de paon. Cette traîne se

relève de côté d'une façon tout originale et toute nouvelle, qu'il est impossible de décrire, car le retroussis des toilettes de Gagelin est son coup de pinceau et son coloris.

Citons encore une robe très longue en poul de soie violet, dont tout le devant est garni de quilles de velours bordé de guirlandes de pensées, fleurissant les devants et s'arrêtant sur les côtés. Le corsage, tout en velours violet, se termine avec des basques en rapport avec les quilles de la jupe. Par derrière, deux grandes ailes de velours toutes fleuries de pensées, font ornement et complètent le corsage.

Mentionnons aussi un costume qui obtient un grand succès pour toilette de château.

Il se compose d'un jupon de velours marron, garni simplement d'un volant surmonté d'un bouillonné à tête de chaque côté et rouleauté de faille assortie à la casaque, qui est en drap mode. Cette casaque, d'une coupe toute nouvelle, laisse apercevoir sur les côtés la doublure, qui est en velours assorti au jupon. Le relevé, très gracieux, laisse à la tunique une forme carrée derrière. Ce vêtement est entièrement garni de renard bleu parfaitement assorti à la nuance du drap. Le devant de la casaque est chamarré à la hussarde avec des brandebourgs et des olives également assortis à la nuance du drap.

Rappelons la toilette en crêpe de Chine blanc, relevée seulement par une attache de passementerie, et dont la parfaite simplicité luxueuse seyait à ravir à Mme Rattazzi. Nous avons parlé de cette toilette dans notre compte-rendu du mariage de *Mlle Calderon*, et si nous y revenons, c'est qu'elle mérite l'attention de nos lectrices, tant par sa souplesse moelleuse que par sa distinction parfaite. Sur cette robe de crêpe de Chine blanc, Mme Rattazzi portait la décoration de *dame de l'Annonciade*, dont le ruban violet et blanc lui traversait la poitrine et venait lui tomber sur le côté gauche. Mme Rattazzi était la plus simplement vêtue, mais bien certainement la plus admirée.

Nous n'avons pas télégraphié à la *Glaneuse*, et nous ignorons ce qu'elle prépare pour la saison d'automne—ce sera pour le 15 septembre; mais nous prévoyons d'avance de très artistiques garnitures en passementerie et au crochet, pour les robes de moire antique et pour remplacer la broderie. Les écharpes se dénouant sur le côté ont permis aux beaux rubans de la *Glaneuse* de se déployer dans toute leur nouveauté fantaisiste. L'écharpe Romaine et l'écharpe Brésilienne conservent leur succès et leur vogue, de même que l'écharpe en crêpe de Chine frangée. Les ceintures de moire, de velours et de faille, bordées de bou-

quets mélangés, de bouquets de fleurs des champs ou de fleurettes détachées en relief, plaisent beaucoup et s'entendent avec les quilles brodées. Avec le *Jean Bart* on ne porte plus de voile, mais une longue écharpe de gaze blanche, dont les deux pans flottent au vent ou s'enroulent autour du cou.

La *Glaneuse* va donc faire éclore des garnitures complètes en passementerie, se composant de quilles, de bretelles de corsage se terminant en fichu dans le dos, et de parements de manches. On peut donc désigner d'avance à la *Glaneuse*, 7, rue de la Chaussée-d'Antin, le dessin qu'on désire, soit palme arabesque, feuillage, rosace, étoile, dahlia, tulipe, œillet, pâquerettes, reliés par des tiges et des feuilles, afin que la *Glaneuse* puisse les faire exécuter.

Ce que la *Glaneuse* a encore collectionné et préparé, c'est une série de velours noir et de couleur, de toutes grandeurs, pour garnitures de costumes et de robes à traîne. Les bandes de velours constituent une garniture très simple, et par cela même très économique.

Nous avons dit les chapeaux qui se promenaient sur la terrasse de Dieppe. Quelques-uns sont signés de *Mlle de Bongars* et ont un cachet original et élégant tout à la fois. C'est *Mlle de Bongars* qui a créé la première fois le chapeau *Rubens*, qui a été répété sous le nom de *Rabagas*, tandis que le vrai type de ce chapeau est tout à fait *Rubens*. *Mlle de Bongars* le reproduit en paille, avec grande plume tournant sur la calotte et relevée sur le côté avec un joli nœud; le bord, tout rond devant, se relève naturellement et dégage la chevelure et le front; des brides ou barbes s'attachent sous le chignon.

Le chapeau *Greuze* de la jeune artiste est également une copie très réussie, de même que le *Clarisse Harlowe*. Demandez lui ces trois chapeaux pour la vie de château, 1, rue d'Antin.

Pour suivre les chasses, elle prépare le chapeau *Longueville* et le *Rubens*, en feutre gris, noir ou marron, selon le costume. Le chapeau *Longueville* en velours vert, avec longue plume blanche attachée avec un vieux bijou normand, aura vraiment grand air.

Les modes d'automne se préparent donc pendant que nous sommes à Dieppe. On dit que, pour l'hiver, les robes se feront très longues et sans tunique. Ce serait alors le genre *Princessé* qui l'emporterait.

On annonce aussi des moires françaises, des moires antiques et des soies façonnées. Nous verrons bien.

Ce qui est positif en ce moment, c'est la vogue

des foulards à pois blanc en nuance prune-de-monsieur, bleu indigo, vert bouteille, Claret, Scabieuse. Toutes ces nuances claires et presque effacées qui se sont produites au printemps ne sont pas maintenues. Les nuances foncées l'emportent. C'est l'*Union des Indes* qui a lancé les foulards à pois blancs dont elle a fait une spécialité élégante et que toutes les femmes du monde ont adoptée. La première tunique en foulard bleu indigo à pois blancs s'est produite aux courses de Louvencourt. Toutes ces tuniques en foulard à pois sont très souples et très soyeuses sur des jupons de velours, car il y a foulard et foulard. Le véritable foulard de l'Inde a le moelleux du cachemire. Voilà donc la haute nouveauté d'automne.

Le foulard a pris aussi bien à Dieppe qu'à Paris et dans toute la France. Cette fantaisie, qui ne date pour ainsi dire que de cet été, sera encore de mode l'année prochaine. On peut donc la demander à l'*Union des Indes*, 1, rue Aubér, sans crainte qu'elle ne soit démodée. Ce qui est très grande dame ce sont les foulards à grands ramages de fleurs et d'oiseaux, pour robes de chambre Watteau, doublées de foulard uni, soit feuille de rose, bleu turquoise, mais ou lilas. Ces robes de chambre sont très élégantes ornées de nœuds de rubans de faille de la nuance de la doublure. Nous vous dirons le 15 septembre si l'*Union des Indes* a reçu d'autres arrivages de Chine, mais nous doutons qu'elle puisse émettre deux foulards plus élégants que le foulard à pois blancs et le foulard à ramages fleuris.

Nous avons dit que les voiles de gaze blanche étaient en grande faveur à Dieppe. Ils sont plus jolis que les voiles de couleur. Ils font poudre sur le visage. Mais il faut avoir le teint blanc, rose et velouté, sous cette vapeur de gaze, si on ne veut pas ressembler à une négresse. Que faut-il faire pour cela ? Consulter les talismans de beauté de la maison Violet et la petite brochure intitulée *l'Art de s'embellir*, qu'on peut se procurer en les demandant à la maison Violet, boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe, rotonde du Grand-Hôtel.

Les nouveaux cosmétiques de la maison Violet, à base de *Glycérine*, sont très précieux pour la peau. C'est la Crème de beauté à la Glycérine, la pâte émulsive à la Glycérine, une eau de toilette cutanée très tonique et très rafraîchissante, glycérolée au quinquina et aux roses de Provins, et des eaux de toilette aux violettes d'Italie, à l'essence de Portugal et au bouquet composé. En faisant usage de tous ces différents produits à la Glycérine, on évite le hâle de la mer et la peau acquiert au contraire plus d'élasticité et plus de blancheur.

La peau n'étant jamais sèche ni flétrie ne se ride pas. Il est du reste très facile de ne pas avoir de rides en employant la *Crème Pompadour*, dont la recette infailible a été cédée, par acte notarié, à la maison Violet, par Manon Fassy, femme de chambre de la marquise de Pompadour. Nous recommandons tout spécialement, comme hygiène de la peau, aux femmes les plus coquettes et aux femmes les moins coquettes, toute cette parfumerie à la *Glycérine* qui constitue une spécialité aussi importante que celle de la *parfumerie aux violettes d'Italie*.

La maison Violet a voulu que cette petite brochure de *l'Art de s'embellir* fût un guide pratique de beauté et de coquetterie. Il contient une longue dissertation sur les fards et sur les rouges, le moyen de les employer sans qu'ils soient dangereux et nuisibles. Il indique aussi comment il faut ombrer les yeux et les cils pour obtenir le regard velouté et voilé des Orientales.

Combien de femmes n'osent pas se mettre de Koheuil sur les paupières, craignant qu'il ne fasse tomber les cils ? C'est une erreur. Au contraire, le Koheuil est un engrais pour les cils, et c'est pourquoi les Orientales s'en servent.

Il est encore une nouvelle préparation pour rafraîchir l'haleine et lui donner une pureté parfaite. Ce sont les pastilles ambrées, au mastic de Chio, très agréables au goût, très toniques et très absorbantes. Nous les recommandons aux fumeurs tout aussi bien qu'à nos lectrices.

Quant aux autres articles extra-fins de la maison Violet, il nous suffit de rappeler le Savon royal de Thridace, médaillé à toutes les expositions et approuvé par l'Académie de médecine, le savon Jockey-Club, le savon Ylang-Ylang, aux senteurs de lilas de Perse, la Rosée des Abeilles, récoltée des l'aurore dans le calice des fleurs, la pommade fondante aux violettes d'Italie, l'essence bouquet pour le mouchoir, le foin coupé, les fleurs de lys, les gouttes de violettes d'Italie, les fleurs de France dédiées à l'impératrice de Russie, et le bouquet Jockey-Club, pour prouver que la maison Violet marche en tête de la parfumerie extra-fine et naturelle. Pour éviter la contrefaçon il faut exiger que chaque produit de la maison Violet soit contresigné de la *Reine des Abeilles*, qui est la marque de fabrique inviolable.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

COURRIER DES THÉÂTRES

L'Opéra vient de nous donner une très brillante reprise de la « Juive ». La mise en scène est

magnifique, trop magnifique même, car maintenant que M. Halanzier nous a prouvé qu'il pouvait faire grand, nous allons devenir exigeants et nous ne lui pardonnerons pas la plus légère imperfection. Malheureusement ces exhibitions de décors et de costumes coûtent fort cher, et avec l'habitude que nous avons des grands opéras en cinq actes, la note des frais est tellement exorbitante que c'est à peine si l'on peut représenter chaque année une œuvre nouvelle. Pourquoi nos nouveaux compositeurs ne reviendraient-ils pas à l'opéra en trois actes. Ils parviendraient plus facilement à se faire jouer, car le directeur de l'Opéra pourrait ainsi monter deux ouvrages au lieu d'un. Croyez-le, trois actes sont bien la mesure de ce que peut supporter la plus grande partie du public français, et je suis sûr que les mélomanes les plus intrépides ne s'en plaindraient pas.

Mais je prêche dans le désert. Revenons à la « Juive » et finissons-en d'abord avec la mise en scène. Jamais le cortège de l'entrée du roi Sigismond dans Constance n'avait été aussi brillant. Le plaisir des yeux n'est qu'un plaisir des sens, c'est dire qu'il n'est pas durable, mais néanmoins la salle a été électrisée, ne fût-ce qu'un moment, et nous avons tous applaudi de bon cœur. On a rétabli au troisième acte le ballet primitif, la Tour enchantée, avec la musique originale. Ce ballet m'a semblé un peu monotone et, malgré le luxe et la fraîcheur des costumes, j'avoue que j'ai regretté le ravissant ballet des abeilles, si original comme idée et si joli comme musique. Parmi les gracieuses ballerines nous avons remarqué Mlle Ferrari. Puisque nous parlons de la danse, signalons un changement à la dernière de « Faust ». Mlle Pertoldi a remplacé Mlle Fonta. La grâce et le charme de cette danseuse ont effacé le souvenir de sa devancière.

La « Juive » est bien certainement le triomphe d'Halévy. Cette partition est d'un style noble et soutenu. Les morceaux d'ensemble sont dessinés avec vigueur. L'instrumentation, tout à la fois délicate et harmonieuse, approche de cette forme idéale qu'on admire dans Mozart et Rossini. Enfin, dans l'air du quatrième acte, « Rachel, quand du Seigneur », le compositeur a su créer une de ces mélodies à la fois touchantes et populaires, qui frappent l'imagination du public.

L'interprétation a été vraiment digne d'éloges. Villaret chantait le rôle d'Eléazar, son plus grand succès. Il est à remarquer que les grands chanteurs, aussi bien que les grands comédiens, ont toujours un rôle de prédilection dans lequel ils se révèlent tout entiers et d'une manière inimitable. Eh bien ! c'est dans le personnage d'Eléazar, véritable chef-d'œuvre dramatique, que Villaret a

trouvé l'idéal qui devait exciter et développer en lui les plus vives ardeurs de la passion. Il a dit avec une voix admirable la scène de la Pâque et le fameux trio « Je tremblais que cette femme ne surprit tous nos secrets », et a été vivement applaudi dans l'air du quatrième acte.

Mlle Mauduit avait repris son rôle de Rachel. Sa voix juste, pure et d'une égalité parfaite, semble avoir été faite exprès pour rendre les nuances de la passion, aussi bien que des sentiments délicats. Vive et intelligente, elle a saisi promptement le côté pittoresque du rôle, et lui a donné une physionomie pleine de grâce et de vérité. Mlle De Vriès avait mis à la disposition du personnage effacé de la princesse Eudoxie sa voix aussi délicate et souple que sa personne, son timbre mordant et nerveux et son charmant visage.

Bosquin, dans le rôle de Léopold, a dit avec sa voix pure et fraîche la cavatine du premier acte et le duo du deuxième acte avec Rachel. Belval prêtait ses magnifiques notes basses au cardinal Brogui, mais pourquoi cet artiste cheche-t-il toujours à enfler le son ? ce qui nuit à la justesse des intonations. Gaspard, très apprécié dans le rôle de Ruggiero, complétait cet ensemble.

ALBERT DE MAYER.

LES HIRONDELLES DE L'ÉTÉ

ET

LES HIRONDELLES DE L'HIVER

—

I

Un jour, j'entrai chez mon ami Alfred de R... et je trouvai dans son salon sa femme toute seule.

Mme de R... est une Parisienne citée pour sa beauté remarquable et son cœur excellent. Femme d'esprit, d'ailleurs, elle possède le rare privilège de se faire aimer partout où elle passe.

Je la trouvai le regard fixe, comme plongé dans le vide, et elle semblait absorbée par une réflexion profonde. Elle tressaillit en entendant du bruit à ses côtés ; elle tourna légèrement la tête et m'aperçut :

— Excusez moi, madame, lui dis-je, de troubler une rêverie qui devait être fort intéressante.

— Elle me transportait au loin, me répondit-elle, elle me faisait voyager.

Mme de R... était assise près d'une croisée qui s'ouvre sur une grande et belle cour.

— Regardez les corniches de toutes ces fenêtres, ajouta-t-elle ; elles sont maintenant inhabitées : leurs locataires sont parties.

— Leurs locataires ?

— Oui ; les dernières hirondelles nous ont fait leurs adieux, et sont parties depuis quelques jours... en même temps qu'arrivaient les premiers froids. Ma pensée les suivait dans les lointains pays où elles vont chercher un climat plus chaud que le nôtre.

— En effet, vous n'étiez plus à Paris.

— Etrange existence que celle que mènent ces petits êtres, qui laissent un pays, puis y reviennent à des époques déterminées ! Une fois qu'ils se trouvent dans un climat chaud, pourquoi n'y restent-ils pas ? Mais non, ils éprouvent le besoin de venir visiter notre latitude au printemps, d'y faire leurs couvées, et, plus nombreux, ils repartent à la fin de l'été, conservant un souvenir précis de leur voyage et des plaisirs qu'ils ont eus.

— Vous leur croyez de la mémoire, madame ?

— Mais oui, monsieur, et un fait que je vais vous citer vous fera partager ma conviction. Depuis plusieurs années, un couple d'hirondelles a installé son nid dans la corniche de cette fenêtre où nous sommes. Peu à peu il s'est familiarisé avec moi, parce que je lui ai donné à manger. Je lui inspire une si grande confiance, qu'il s'approche de moi sans crainte ; nous nous voyons si souvent dans la belle saison que je connais toutes les nuances du plumage du mâle et de la femelle. Quand il part, cet intéressant couple, il vient me faire ses adieux en voletant dans cette pièce et en poussant de petits cris touchants, et, dès qu'il arrive, de retour de ses lointaines pérégrinations, il vient frapper du bec contre ma croisée, que je lui ouvre, il entre dans le salon en poussant d'autres cris, qui sont joyeux, ceux-là. Ils me reconnaissent, ils se souviennent de moi ; ils sont moins oublieux que les hommes.

— Ah ! madame, dans votre enthousiasme pour les hirondelles, vous calomniez les hommes : quel est celui qui pourrait vous oublier, lors même qu'il ne vous aurait vue qu'une fois ?

II

Mme de R... n'accorda aucune attention à mon compliment, que cependant je croyais adroitement tourné. Elle paraissait écouter un bruit venant de la rue.

— Tenez, me dit-elle, voici déjà leurs remplaçants... *Haut en bas !* Entendez-vous ce cri poussé par une voix enfantine et que répète une voix d'homme. Ce sont déjà les ramoneurs que l'on surnomme les *Hirondelles d'Hiver*. Ecoutez... comme ce petit cri est plaintif et triste !... Il domine le cri des voitures et vous pénètre jusqu'au

cœur. *Haut en bas !* Je ne puis jamais l'entendre sans éprouver une violente émotion ; il me rappelle tout un passé qui m'arrache encore des larmes.

En parlant ainsi, Mme de R... avait la voix émue et ses paupières étaient humides. Je la suppliai de me raconter ce passé qui lui causait encore une si vive émotion et qui lui rappelait le cri des hirondelles d'hiver.

III

— C'était vers la fin de septembre, monsieur, me dit-elle, il y a cinq ans de cela. Notre fumiste habituel étant trop négligent, je fis monter deux ramoneurs qui passaient dans la rue. Je vis entrer dans ce salon deux êtres noircis comme s'ils sortaient de l'enfer. Sous la couche de suie qui les couvrait, on remarquait à l'homme un air vulgaire et méchant, et à l'enfant une physionomie douce et sympathique. Je questionnai ce dernier. Il me répondit d'une voix charmante, avec beaucoup d'intelligence et aussi une tristesse qui me fit mal. Il m'apprit qu'il s'appelait Jean Garretti et qu'il était arrivé à Paris pour la troisième fois depuis peu de jours. Après avoir aidé son patron, quand il fut sur le point de se retirer avec lui, une fantaisie me vint à l'esprit, et je résolus de la mettre à exécution.

À cette époque, j'avais avec moi un neveu absolument de la même taille que le petit ramoneur. J'ordonnai à ma femme de chambre de débarbouiller celui-ci et de lui mettre des vêtements de mon jeune neveu. Elle se hâta de m'obéir, et quand elle me ramena le petit Jean, je poussai une exclamation de surprise.

IV

C'était une transformation complète. Imaginez-vous un visage pâle, délicat, mais possédant les traits les plus purs, les plus distingués, et éclairé par deux grands yeux noirs, aux regards doux, timides, brillants et tristes. Je l'embrassai comme si depuis longtemps je le connaissais. Mon neveu le regardait, ébahi, ne pouvant s'imaginer que c'était bien le petit *garçon noir* qu'il avait vu entrer.

J'e priai le patron, qui attendait impatiemment, de le laisser toute la journée avec moi. Il fit quelques difficultés, mais ce ne fut que pour se faire mieux payer, car une pièce d'or arrangea tout et il se retira enchanté. Quand mon mari vint, je lui racontai ma fantaisie qu'il approuva avec son indulgence ordinaire, et j'assis le petit Jean à table entre nous deux pour le déjeuner. Par mes questions ; il devint peu à peu causeur. Et si vous saviez comme tout ce qu'il disait était intéres-

sant, plein d'à-propos et parfois touchant ! On ne se lassait pas de l'entendre.

Il ne parlait pas beaucoup de son père... mais du nom de sa mère il avait la bouche remplie.

— Elle était bien bonne, allez ! ma pauvre mère, répétait-il ; elle m'aimait bien... je puis dire que j'étais cajolé par elle dans le pays. Quand mon père parlait de m'envoyer à Paris, c'est-à-dire de me louer à quelqu'un pour me faire travailler au ramonage, elle ne voulait pas, elle ; elle se fâchait et disait qu'il y avait encore du pain dans la maison pour moi. Bonne mère, va ! je n'oublierai jamais ça ; je t'aimais aussi de tout mon cœur.

— Pourquoi dis-tu : « Je t'aimais ? » lui demanda mon mari ; tu l'aimes bien encore ?

— Ah ! monsieur ! répondit-il en pleurant, elle est morte !... elle est morte voilà plus de deux ans, et c'est pour cela que je suis loué à un patron qui m'a conduit à Paris.

Cette sincère et sainte douleur d'enfant me toucha vivement et doubla la sympathie que déjà je ressentais.

V

Le lendemain matin, Jean vint me trouver ; il était encore vêtu des habits de mon neveu — lequel s'en était déjà fait un ami — il me remercia avec reconnaissance des bontés que j'avais eues pour lui. Au même instant, on vint me dire que le patron se présentait pour le chercher. En ce moment, il ne put contenir ses larmes et éclata en sanglots.

— J'ai eu un jour de bonheur ! exclama-t-il, maintenant c'est fini, la peine va recommencer !

Alors, je le questionnai, et il m'avoua que son patron le maltraitait horriblement. Ma décision fut prise sur-le-champ ; j'allai trouver ce méchant homme, et, grâce à de l'or, j'obtins qu'il me laissât l'enfant, qu'il me cédât sa location.

Quand je revins à Jean et que je lui annonçai la bonne nouvelle, si vous saviez quels transports de joie, de reconnaissance ! Son émotion fut si vive, qu'il faillit s'évanouir. Il me prit les deux mains et les couvrit de baisers et de larmes.

— Vous êtes bonne comme ma mère, répétait-il, bonne comme ma mère !... qui, elle, était bonne comme la Madone !

Alfred fut enchanté de ce j'avais fait : nous n'avions pas d'enfant, et Jean allait combler une lacune.

Nous eûmes pour lui tous les soins que réclamait sa nature délicate, et il nous en récompensait par sa docilité et son affection. Nous lui donnions des professeurs, et il faisait des progrès surprenants, mais que m'avait fait espérer l'intelligence que je lui voyais.

Pauvre Jean ! il avait déjà trop souffert !... Cette vie heureuse arrivait trop tard. Les mauvais traitements en avaient déjà fait un phthisique... et nous le voyions dépérir chaque jour.

Il s'est éteint avec toute sa présence d'esprit, à la chute des fenilles, au moment où il entendait crier dans la rue ceux dont il fut le confrère : *Haut en bas !... Haut en bas !...* répétait-il, ils souffrent peut-être comme j'ai souffert... et ils ne retrouveront pas une mère comme j'en ai retrouvée une ! — J'ai passé quelque temps heureux avec vous, ajoutait-il... et je vous remercie, allez ! Maintenant, je vais revoir ma première mère ; adieu !

Il est mort ainsi, monsieur, nous laissant des regrets qui ne sont pas prêts de s'effacer. A présent, vous comprenez que je ne puis entendre sans émotion ce cri : *Haut en bas !*

HIPPOLYTE PIRON.

BIBLIOTHÈQUE

LA SERVANTE

PAR MADAME CAROLINE GRAVIÈRE.

(Suite)

Comme elle s'éloignait en chancelant, il fit un pas vers elle, la prit énergiquement par le bras et lui dit avec une voix que Lise ne lui avait jamais entendue :

— Surtout ne craignez rien ! Je suis là, j'y serai toujours près de vous !

Il ouvrit la porte et la fit passer devant lui avec une telle déférence, que la douleur muette de la jeune fille se fondit en pleurs. Elle était au désespoir et se sentait heureuse.

Au retour de l'enterrement, Pierre retint le docteur et le fit passer dans son cabinet pour causer un instant avant le dîner.

— Docteur, dit-il, je vais épouser Lise et je vous prie d'être témoin à mon mariage.

— Vous allez épouser Lise ! s'écria Serjacobs stupéfait. Est-ce que c'était donc vrai ?

— Vrai, quoi ? Qu'elle est ma maîtresse ? Non. Que je l'aime ? Oui, puisque tout le monde le dit et que je le sens ; la dénonciation publique de ma pauvre tante me décide.

— Mais...

— Ah ! que vous voilà bien, vous autres philosophes, docteurs, libres-esprits, jetés à corps perdu dans les théories, et devant la pratique ne trouvant que des *si* et des *mais* !

— Vous conviendrez qu'au premier moment, il y a de quoi être surpris ; mais ensuite je vous

avoue que je serais capable d'en faire autant, car Lise Christiaens est, selon moi, la perle des femmes.

— N'est-ce pas ? Il y a longtemps que je l'admire sans m'en douter. On me le crie de tous côtés et je m'en aperçois enfin.

Ce n'est pas une passion, c'est un sentiment infiltré dans ma vie comme le sang dans les veines. Oui, elle est pour moi le mot de tout. Je me suis rattaché à la vie par elle ; mon fils, je lui dois peut-être plus qu'à la mère qui le mit au monde. L'attrait qu'a pour moi Malines, c'est la présence de Lise.

Ah ! docteur, que j'aime cette femme ! Quel charme de la voir marcher, toujours active, jamais pressée, toujours en mouvement, jamais bruyant ! Elle a peur de fatiguer ceux qu'elle sert. Une douceur, une physionomie de lait d'amandes ! Le sixième sens auquel vous pouvez donner le nom qu'il vous plaira, me fait faire sur ce visage des découvertes qui échappent à tous les yeux. Remarquez de profil le trait arrondi qui sépare la bouche du nez, le front tombé qui se creuse légèrement au-dessus des sourcils, le coin de l'œil qui s'allonge par le mouvement de la racine des cheveux. Entre vingt-huit et trente ans, les beautés de surface s'effacent déjà, mais une physionomie qui doit tout à l'expression est un livre. Quelle faveur du ciel de l'entendre rire au milieu de son éternelle mélancolie !

Quand l'étude d'un visage passionne un homme, il est pris !

— Que diable ! voilà douze ans que Lise est chez vous, et vous aviez l'air plus tranquille sur votre sort et sur le sien que tout le reste de la ville !

— Je ne me soupçonnais pas moi-même. J'avais pour Lise un sentiment égoïste, et il me suffisait de me trouver où elle était pour éprouver du bien-être ; c'était la persuasion qui se passe d'éloquence. Cette jeune fille est pure comme un ange, et, pour prix de son dévouement, je lui ai pourtant été l'honneur. Ne trouvez-vous pas qu'il est de mon devoir de le lui rendre ?

— C'est agir en honnête homme ; mais votre conscience seule appréciera cette délicatesse et votre mariage sera jugé sous mille autres points de vue.

— Je me sens libre comme en Amérique.

— Mais vous vivez en Belgique, et puis il y a... Armand.

— J'y ai pensé, dit le comte. Le problème des seconds mariages est de faire une mère avec une belle-mère ; ici, la question se simplifie dans son originalité : faire une belle-mère d'une mère véritable.

— Ce que l'enfant acceptera avec enthousiasme, le jeune homme ne le regrettera-t-il pas plus tard ? Disons-le franchement. Connaissez-vous un raisonnement assez fort à mettre entre les préjugés et votre mariage ?

— Je connais l'Océan.

— Vous retourneriez en Amérique ?

— C'est le chez-soi de toute conscience.

XI

Quelques heures plus tard, Lise frappait à la porte de la bibliothèque de Pierre. Elle ne mettait jamais le pied dans ce lieu plein de souvenirs, sans éprouver une émotion marquée ; mais, ce jour-là, elle paraissait maîtresse d'elle-même, et sa réserve était celle d'une personne de condition inférieure, mais qui a le sentiment de son indépendance et de son honnêteté. A l'exemple de tous les gens de la maison, elle portait le grand deuil, ce qui augmentait encore sa pâleur et rendait son abattement plus visible.

— Monsieur, dit-elle, en s'appuyant sur la table devant laquelle il écrivait, je viens de la part de deux personnes. La dernière volonté de M^{lle} de Meerbeeke, qu'elle m'a souvent exprimée pendant sa maladie, et le désir d'Armand se sont rencontrés ; il a douze ans, il est temps que ses études commencent. Il demande à entrer au collège.

— Est-ce à votre inspiration qu'il obéit, Lise ?

— Oui, monsieur.

— En ce cas, ce sont quatre volontés qui se rencontrent, car j'avais la même intention. L'éducation publique est indispensable pour faire un homme ; Armand entrera au collège.

Ces deux personnes restèrent un moment silencieuses, Lise tournait la tête et Pierre l'enveloppait de ses regards.

— Merci, monsieur, je vais dire cela à Armand, et il en sera très heureux.

— Et vous, Lise ?

— Moi... quand Armand sera entré au collège, je vous demanderai la permission de partir.

— Vous songeriez à me quitter ?

— Vous savez bien, monsieur qu'il le faut.

— Et où comptez-vous aller ?

— Qu'importe ! pourvu que je puisse voir Armand quelquefois.

— Je sais tous vos motifs... L'agonie de ma pauvre tante a cruellement payé votre dévouement, mais il n'y a que des fous ou des méchants qui pourraient juger la conduite de quelqu'un d'après des paroles inspirées par le délire. J'ignore si l'on s'est occupé de cela... mais je sais que je ne puis rien sans vous et que nous ne nous quitterons jamais.

— Monsieur !... que penserait le monde ? Ma-

demoiselle morte et l'enfant parti, vous savez bien qu'il faut que je m'en aille! Ce que mademoiselle a dit en mourant, les yeux de chacun me le reprochent.

Vos domestiques rient entre eux quand je descends à la cuisine aux heures de repas, car je n'ai plus ni le service de mademoiselle, ni celui d'Armand, qui m'obligeait à dîner en haut... Les voisins me montrent aux doigts, le dimanche, lorsque je vais à la messe.

Heureusement qu'Armand ignore ces tristes choses, car s'il les savait, il n'y aurait plus sur la terre une place où me cacher!

Lise contenait ses larmes, mais sa voix tremblait, le bord de ses paupières était rouge, et sur sa lèvre blême et convulsive se lisaient les tortures de l'honnêteté outragée.

— La place d'une femme est de rester auprès de son mari, dit le comte de Marcellis, en attirant dans ses bras Lise, qui s'y laissa tomber, chancelant sous une de ces joies après qui font autant souffrir que la douleur,

Le langage d'un amant dans la bouche de celui que toute sa vie elle avait considéré comme un maître, le baiser de cette homme qu'elle respectait comme un Dieu, firent battre son cœur sous une sensation qui ressemblait à l'épouvante.

Le sentiment de son humilité l'emportait sur tout. Elle s'arracha à l'étreinte du comte Pierre et s'enfuit sans oser le regarder.

Après la mort de Mlle de Meerbeeke, le comte de Marcellis avait voulu passer quelque temps à Ploegenhove, et il s'y était installé afin de distraire Armand, qui regrettait beaucoup sa vieille tante.

Le 4 octobre, veille de la rentrée des classes, le comte voulut mener lui-même son fils au collège. Il demanda à Lise et au docteur de l'accompagner. Le jeune garçon, influencé par Lise, était très heureux de commencer des études sérieuses, et faisait de son avenir le réseau de mille projets, qui commençaient aux premiers jours de vacances et aboutissaient à un rêve d'Amérique, rêve avec lequel le sourire bonhomme du comte Pierre dénonçait une certaine complicité.

Armand voulut être à la hauteur de la situation et fit bonne contenance en se séparant des siens. Il fit rentrer ses larmes par un sourire héroïque, dont les trois personnes qui l'accompagnaient étaient dignes d'apprécier la valeur.

— Je te recommande papa, dit-il, en embrasant sa jeune bonne; que vas-tu faire de lui?

— Te le conserver, mon enfant, fut la dernière parole de Lise à Armand.

Avant de la quitter, il lui passa au cou une

petite chaîne d'or, à laquelle était suspendu son portrait, peint en miniature.

Armand avait été conduit en voiture au collège, mais la soirée était si douce que le comte Pierre proposa de retourner à pied jusqu'à Ploegenhove; il invita le docteur à souper. Evidemment cette promenade avait une intention. Lise, très embarrassée à traverser la ville en compagnie de son maître, demanda à rentrer seule à l'hôtel de Marcellis. Le comte s'y opposa d'un ton qui était sans réplique.

Il était entre cinq et six heures du soir, le brouillard tombait un peu et l'obscurité commençait. Lise céda, espérant n'être point reconnue, et d'ailleurs, quand le comte prenait avec elle l'autorité du maître, elle perdait la tête et se sentait incapable du moindre acte de volonté.

On rencontra un notaire de village qui faisait la même route, et le docteur n'en fut pas fâché afin de pouvoir marcher en arrière et de fournir au comte Pierre et à Lise l'occasion de causer.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

PLANCHE N° 12.

Première FIGURINE. Costume en toile bleue; la première jupe est entourée de trois volants plissés haut de 15 centimètres, dont la tête est maintenue par deux biais; toutes les piqûres sont faites en fil blanc.

Tunique princesse avec col marin, garnie de même et fermée devant par des boutons de nacre blanc. Manche plate et parement garni de plissé à tête.

Lingerie plissée. Il faut à peu près 25 mètres de toile.

Deuxième FIGURINE. Toilette de petite fille de cinq à six ans; robe en foulard à petite rayures blanches et roses, de forme princesse, relevée de place en place derrière, nœud en même étoffe au bas du dos marquant la taille et col marin. Un plissé en pareil entoure tous les bords de la robe et la garniture remonte devant jusqu'à l'encolure. De 4 à 5 mètres pour le tout.

Troisième FIGURINE. Costume en batiste écru. La première jupe tout ornée devant d'une bande dentelée de chaque côté en dents arrondies et garnie d'une petite guipure blanche, puis d'un entre-deux en guipure au milieu, et de place en place, de nœuds en batiste. La tunique princesse forme gilet et s'ouvre par des revers assez larges qui sont relevés sur les côtés et maintenus par un nœud pareil; ces revers encadrent le gilet et le tour du cou. Les manches demi-larges sont à revers aussi, une bande festonnée et garnie de guipures entoure tout ces revers. Lingerie plate, chapeau en tulle bouillonné vert de mer, ruban et plume même nuance. 18 mètres d'étoffe pour tout.

Pour les articles non signés:

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Helder, 13.